

Les cendres fument encore



Julie Marcil

# Les cendres fument encore

Robert Laffont  
QUÉBEC

Révision linguistique : Gisèle Gosselin  
Correction d'épreuves : Marie Théorêt  
Mise en pages : Édiscript enr.  
Conception de la couverture : Luc Gervais  
Photo de l'auteure : Julie Artacho

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2024  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2024  
ISBN 978-2-924910-55-9 (version papier)  
ISBN 978-2-924910-56-6 (version ePub)

## Prologue

Séductrice, une flamme entame une danse en cette nuit jusque-là sans histoire. Attisée par ce liquide aguichant répandu sur le sol, elle propage sa lumière et son affection brûlante à l'ensemble des murs de son galant suranné.

Rayonnante, elle s'élève vers le ciel et enveloppe la toiture de son amour dévorant. L'imposant édifice bicentenaire résiste comme il peut à cette passion fulgurante, mais bientôt, il tient à peine debout. Si la charpente se maintient bravement sous le couvert étoilé, le cœur s'effrite devant ce trop-plein d'énergie amoureuse qu'il ne sait plus comment contenir.

Triomphante, l'incendiaire fiancée poursuit son envolée et conquiert l'entièreté de ce corps devenu inhabitable, inconsciente de l'impossible survivance de cet intense accouplement. Elle ne déchantera que lorsque son partenaire de bal, consumé d'ardeur, aura perdu tout attrait. Elle s'éteindra chagrine, terrassée par une amère déception, ne laissant derrière elle que cendres et souvenirs enfumés.



Le silence de la nuit est à peine troublé par le crissement de ses pas sur la neige durcie. Emmitouflée dans son parka, elle avance tête baissée pour se protéger des flocons qui commencent à tourbillonner. Capuchon relevé, foulard remonté sur le nez, elle soupire. Ce temps impossible aura au moins l'avantage de préserver son anonymat.

Elle n'a croisé personne. L'heure tardive et le vent glacial sont ses alliés. Devant le clocher de l'église qui veille sur les rues désertes du village, une pensée incongrue la traverse alors que c'est bientôt l'heure de Cendrillon. Sonnera-t-il le glas en douze coups cadencés? Tout près, le manoir de briques s'impose à elle, avec sa corniche dentelée et sa tourelle en coin ornée d'un oculus. Aucun doute, la voilà arrivée à destination.

Une lueur perce une fenêtre du deuxième étage. L'homme qu'elle est venue trouver s'attarde à son bureau, comme prévu. On l'a prévenue qu'il travaillait souvent tard le soir, et qu'il vivait seul, en maître des lieux.

Pressée d'en finir, elle hâte le pas. Elle n'a qu'une envie, retourner d'où elle vient, mais elle a d'abord un contrat à remplir. Ils ne lui ont pas laissé le choix. Elle est coincée dans ce maelström.

Le vent se renforce et il neige de plus en plus fort. Ses pas seront bientôt recouverts. Elle bénit sa chance et s'avance vers le porche, le contourne et disparaît vers l'arrière du bâtiment.

Même en tendant l'oreille, elle n'entendrait pas le léger cliquetis de l'appareil qui prend des clichés d'elle à son insu.

## 2

Soir après soir, il s'évade avant que sonne minuit. Depuis sa première escapade, enfant, lorsqu'il est sorti par la fenêtre de sa chambre pour une promenade en solitaire sous les étoiles, il n'a jamais dérogé à cette habitude.

Pendant ce court moment, le village est à lui. Les rumeurs de la nuit laissent échapper un soupir à chacun de ses pas, soulagées de la panoplie de bruits et de couleurs du jour.

L'expérience est nouvelle chaque fois. Il savoure le silence presque complet, révélant ici et là le cri d'un hibou, le mouvement d'une brise ou le pas discret d'un chat. Ou alors, il est témoin de chuchotements, de rencontres inusitées, de beuveries peu édifiantes. Toujours, il a su se dissimuler lorsque préférable, se manifester si nécessaire, passer son chemin au besoin.

Il est vieux maintenant, et tout le monde sait ici qu'il surgira de quelque part, à l'heure dite. Tiens, le vieil Adrien... On lui fait confiance, on le respecte, on le craint.

Ce soir, le froid de canard a gardé les habitants chez eux. Le ciel a viré du noir au blanc. Les flocons charriés par le vent sont de plus en plus denses. Bientôt, on ne verra plus rien à deux pieds devant soi.

C'est la tête penchée en avant pour se protéger des rafales qu'il aboutit devant le manoir Descôteaux, devenu une ombre fantomatique. Une lumière filtre dans la tempête pourtant. Il croit entrevoir une silhouette à la fenêtre du bureau de Gaspard. Le vieux lascar est encore en train de travailler.

Il poursuit son chemin, laissant le manoir derrière. Luttant pour avancer, il contourne l'église pour retourner chez lui. Ça fait si longtemps qu'il n'a pas mis les pieds dans cet antre. Tout de même, c'est plus fort que lui, il salue Dieu en passant.

### 3

Je n'en menais pas large quand ils sont venus cogner à ma porte ce matin-là. J'avais essayé de déjeuner, mais la moindre odeur de nourriture me donnait la nausée, alors j'attendais que ça passe.

J'étais enroulée sur moi-même, à l'abri dans mon cocon. Je ne répondais même plus au téléphone et je ne lisais plus mes messages. J'avais besoin de faire le vide.

Ma vie était dans une impasse. Peu importe de quel côté je me tournais, je tombais sur un cul-de-sac.

J'avais perdu un travail que j'aimais. Mon nom circulait dans le milieu depuis l'automne. J'étais la journaliste qui avait dévoilé un scandale lié à une grande patronne de presse, au détriment de sa propre carrière. En coulisse, j'avais reçu de nombreux témoignages de sympathie durant les dernières semaines, des encouragements, et même des mots d'admiration de la part de collègues, mais aucun n'avait osé afficher sa solidarité sur la place publique. On ne mord pas la main de celui qui nous nourrit.

Ils avaient bien raison. Voilà où me menait mon intégrité, réduite à gagner ma vie en répondant aux demandes de citoyens qui soupçonnaient leur mari d'aller voir ailleurs, ou leur employé de feindre l'accident de travail, ou leur voisin d'avoir kidnappé leur chat. J'étais devenue Laura, détective impromptue. Je les aidais comme je pouvais, mais je n'allais pas survivre à deux autres mois de filatures futiles et de lamentations beige pâle.

Aucun horizon non plus du côté de ma vie sentimentale. Impossible de me consoler dans les bras d'un amoureux transi. Le candidat au poste était occupé ailleurs, tout à ses responsabilités filiales et maritales. Je l'avoue, je me suis permis l'apitoiement. Je me trouvais pathétique.

Et il y avait l'éléphant dans la pièce. Ce que je tentais d'ignorer, par peur de tout ce qu'il y avait en dessous qui risquait de m'ensevelir tels un geyser ou un gros crachat de lave. Ce mastodonte m'écrasait et me rendait malade. Je devais me secouer pour sortir de ce pétrin.

Pourtant, je ne bougeais pas.

C'est dans cet état d'esprit inspirant que m'ont trouvée Josiane et Rémi Audet lorsqu'ils sont venus solliciter mon aide pour retrouver leur oncle disparu.

Je les ai d'abord laissé sonner et frapper sans répondre. Comme ils insistaient, je me suis levée du divan, agacée, et me suis traînée jusqu'à l'entrée. En ouvrant, je me suis retrouvée face à face avec une trentenaire qui n'allait visiblement pas laisser les jours rudes de l'hiver la priver d'élégance et de beauté. Son long manteau de laine muni d'un capuchon à fourrure couvrait une chevelure auburn dont quelques mèches frisottées s'échappaient, juste assez pour lui donner une allure de rebelle sympathique, le visage à peine altéré par le froid et mis en valeur par un rouge à lèvres rubis.

J'ai failli lui claquer la porte au nez. Je n'étais pas d'humeur à supporter une *miss* parfaite. Seuls les moches pouvaient espérer un peu de ma sympathie, et encore... Mes réflexes étant atrophiés par le laxisme qui s'était emparé de moi, elle a prévenu mon geste en infiltrant son pied botté dans l'ouverture.

— Laura Madrigal ? C'est bien vous ? On a besoin de vos services.

J'ai jeté un œil à l'homme qui se tenait derrière elle, à quelques pas. Un peu plus grand, il se tenait droit malgré le

froid et le vent qui commençaient à rougir ses oreilles dénudées. Il ressemblait comme deux gouttes d'eau à mon intruse.

Vêtue de mon pyjama, j'ai dû les laisser entrer avant de me transformer en statue de glace. C'est comme ça que tout a recommencé.

Moins de deux heures plus tard, on s'est retrouvés devant le manoir de Gaspard Descôteaux, à Sainte-Marie-des-Cantons, un village dont j'ignorais tout. Le thermostat était à la hausse, mais le facteur éolien gardait le froid de février encore vif. Il neigeait toujours et le vent qui soufflait provoquait de la poudrerie, rendant notre voyage trop périlleux à mon goût.

J'avais d'abord refusé de suivre Josiane et Rémi, mais ils m'avaient fait une offre que je ne pouvais pas refuser. J'ai donc fait contre mauvaise fortune bon cœur et je suis sortie de ma torpeur. Prémunie contre ce temps glacial, je suis passée la tête haute devant ma cliente, faisant fi de son air de compassion à la vue de mon habillement digne d'une expédition polaire.

J'admets que mes pantalons de ski, c'était un peu exagéré, et que l'agencement des couleurs n'était pas des plus réussis, mais la tuque, les mitaines de laine et le foulard autour du nez me semblaient indispensables à mon confort hivernal. De toute façon, je n'avais que faire du jugement des enquiquineurs qui m'empêchaient de me rouler en boule dans mon coin jusqu'à plus soif.

— On est pressés, j'ai pris ce que j'avais sous la main.

— Vous savez, il y a du chauffage dans la voiture.

Sans répliquer, je l'ai devancée, en marchant d'un pas rapide aux côtés de son frère jusqu'au véhicule.

L'affaire était nébuleuse. Propriétaires d'une entreprise de haute couture héritée de leur défunte mère, les Audet

avaient attendu leur oncle en vain en début de matinée, alors qu'il devait endosser un prêt permettant un projet d'expansion. Il ne s'était jamais présenté au rendez-vous et n'avait pas répondu à leurs appels téléphoniques. Perplexes, ils avaient demandé à l'homme à tout faire de se présenter à son domicile. Vernon O'Sullivan avait trouvé le bureau de la maison sens dessus dessous, mais aucune trace du résident.

Alarmés et – je le supposais – inquiets pour leur financement, ils avaient pris la décision de se rendre sur place sans délai et de s'assurer des services d'un enquêteur privé. En l'occurrence, moi.

— Vous pensez qu'il y a eu un cambriolage ?

— En tout cas, il y a eu bagarre. Ou peut-être que quelqu'un cherchait quelque chose.

— C'est une affaire pour la police.

Josiane Audet, qui menait le bal devant un Rémi calme et peu loquace, refusait catégoriquement.

— J'ai dit à M. Vernon de toucher à rien et d'attendre qu'on arrive avant de faire quoi que ce soit. On veut d'abord constater nous-mêmes. Ensuite, on avisera.

— Et en quoi ma présence vous est utile ?

Elle a eu un mouvement d'impatience comme si j'avais dû tout comprendre. Son oncle avait disparu. Elle m'engageait dès maintenant pour le retrouver. Qui sait ce qui avait pu se passer ? Elle ne voulait pas perdre une seconde.

— Mais...

— Si possible, je préfère qu'on mêle pas les autorités à ça.

Pour la première fois, Rémi Audet a cru bon de donner son avis.

— On aura peut-être pas le choix, Josiane.

— Est-ce que quelqu'un vous a contacté pour une demande de rançon ?

Un éclair de peur a traversé le visage de ma cliente.

— Non. Pas encore.

— Qu'est-ce qui vous retient, alors ?

Elle n'a pas cru bon me donner d'autres explications, mais j'en ai déduit que les affaires de son oncle n'étaient pas limpides et qu'elle ne souhaitait pas entacher son héritage. La réputation, ça vaut de l'or.

Mes clients et moi nous sommes donc retrouvés chez leur oncle sans que j'en sache beaucoup plus. On s'est frayé un chemin dans l'allée, mais la neige qui continuait de tomber recouvrait nos pas peu à peu. Un homme dans la soixantaine est venu nous ouvrir avant même qu'on ait sonné, guettant sans doute notre arrivée.

Vernon O'Sullivan semblait contrarié et effrayé.

— Quelque chose de grave est sûrement arrivé à Monsieur.

Son français impeccable était teinté d'une pointe d'accent anglophone. Il se retenait d'en dire plus, je le voyais bien, mais j'ai tout de suite soupçonné qu'il s'était passé quelque chose de plus sérieux que ce que laissaient entendre mes hôtes.

— Emmenez-nous à son bureau, s.v.p., l'a pressé Josiane.

Malgré les circonstances, il a pris nos manteaux et nous a tendu des pantoufles d'invités plus chics que des souliers de gala. On a emprunté un escalier en acajou sculpté de motifs floraux, digne des plus belles résidences victoriennes. Admirative, je l'ai gravi sur la pointe des pieds. Il me semblait qu'à chaque craquement, la maison exprimait sa douleur. Je tentais de l'épargner.

Le bureau était à l'avant, au deuxième étage. De l'autre côté du couloir, un grand salon, à l'affût de nos faits et gestes, lui faisait face. Malgré cette étrange impression d'être observée, je lui ai tourné le dos et j'ai concentré mon attention sur la porte matelassée entrouverte. J'appréhendais ce qu'on allait trouver de l'autre côté. Mon pouls avait commencé à

s'accélérer comme si un monstre allait surgir et nous attaquer. J'avais le souffle court, ce que j'excusais par la montée des marches. Ma réaction était démesurée, mais je ne pouvais pas l'empêcher. Je m'attendais à tout et à rien.

C'est Rémi qui est entré le premier derrière Vernon, suivi de Josiane, et je fermais la marche. J'ai mis un pied dans la pièce au moment où ma cliente poussait une exclamation. Je pense qu'elle ne s'attendait pas à un tel chaos, et moi non plus. Des chaises renversées, des lampes tombées, des papiers et d'autres objets jonchaient le sol. Tout près de ce qui devait être le meuble de travail de Gaspard Descôteaux s'étendait une flaque de sang, et le mur derrière était éclaboussé. Quelqu'un – je crois que c'était Rémi – a prononcé trois mots qui n'ont pas aidé ma cause.

— Tout ce sang...

C'est là que, glorieusement, je me suis évanouie.